

Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 15 (1908)

Artikel: Une excursion en Bosnie-Herzégovine
Autor: Gross, Victor
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-555306>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Une excursion en Bosnie-Herzégovine

Deux routes conduisent de Suisse en Bosnie: l'une, traversant le Tyrol et la Croatie, aboutit à Bosnisch-Brod, station terminus du chemin de fer à voie étroite de la Bosnie et de l'Herzégovine, et l'autre, la route maritime, qui de Venise passe à Trieste, descend l'Adriatique en longeant les côtes de l'Istrie et de la Dalmatie, pour aboutir à Raguse et de là gagner Serajevo par chemin de fer.

C'est le second de ces itinéraires que nous avions choisi, et cela forcément, puisque nous devions — ma femme et moi — rejoindre à Trieste nos compagnons de voyage. J'ajouterai de suite ici que cette excursion avait été organisée par la Société d'anthropologie de Vienne et devait faire suite au Congrès de Salzburg, où s'étaient rencontrés les anthropologues allemands et autrichiens.

Notre arrivée à Venise, le 1^{er} sept. 1905, au petit jour, restera longtemps présente à ma mémoire. Non sans quelque appréhension, nous sortons de la gare pour entrer dans le long cercueil noir qui devait nous conduire à l'hôtel, à travers la ville encore endormie. Aucun bruit, le clapotement de la rame du gondolier trouble seul ce silence mystérieux. Devant nous s'enfonce une immense allée d'eau, bordée de vieux palais aux fenêtres ogivales, qu'on aperçoit à peine et que notre gondolier nous énumère au passage: Palais Morosini, Pesaro, Grimani, etc. Enfin après un quart d'heure de navigation, nous abordons à l'hôtel Bauer-Grünwald, heureux de prendre quelque repos après une nuit de voyage en express!

Mais passons rapidement sur notre séjour dans la ville des Lagunes ! La place St-Marc, avec ses dalles de marbre,

encadrée de palais et remplie de statues, m'est apparue plus grandiose encore qu'il y a une vingtaine d'années, lorsque je la vis pour la première fois et j'attribue cette impression à l'absence du Campanile écroulé le printemps dernier. Une visite à l'Exposition internationale de peinture et au cuirassé le *Duillo*, l'un des plus formidables de la flotte italienne, une flânerie en gondole sur le Grand-Canal, une course au Lido et, naturellement, des stations prolongées sur la place St-Marc, en voilà suffisamment pour occuper nos loisirs pendant deux fois vingt-quatre heures. Le soir, assis sur la terrasse de l'Hôtel au bord du Grand-Canal, nous jouissions des sérénades données par quelques chanteurs et chanteuses d'occasion bien installés dans leur gondole, qui, leur journée terminée, se faisaient ainsi quelque argent tout en charmant les oreilles des étrangers !

Le samedi, 2 septembre, à minuit, l'*Espérance*, magnifique paquebot du Lloyd autrichien, levait ses ancras pour prendre la route de Trieste où il faisait escale après six heures de mer.

A notre départ, la rade de Venise présentait un coup d'œil vraiment féerique ! De loin les derniers échos des sérénades ou de la musique militaire qui jouait sur la place St-Marc, arrivaient jusqu'à nous et les mille feux de la rade illuminée, se reflétant dans les eaux sombres de la mer, donnaient à ce tableau un charme tout particulier !

Un violent orage, mêlé de pluie — ce fut la seule pendant tout notre voyage — donna quelque diversité à la traversée ! Cependant ce ne fut que passager et nous n'eûmes pas cette fois-ci l'occasion de faire connaissance avec le terrible mal de mer.

Vers 6 heures du matin, l'on monte sur le pont, car l'on commence à distinguer la terre. Peu à peu, la ville de Trieste, étagée sur les flancs d'une colline, se présente à nos yeux, enveloppée d'une épaisse fumée qu'exhalait les cheminées de nombreuses usines métallurgiques du voisinage.

Après Venise, la belle, il est évident que la ville de Trieste devait nous paraître un peu terne et, à part son port de commerce très animé, c'est une ville moderne qui

ne présente rien de spécialement intéressant. Sous ce rapport elle se différencie essentiellement des villes de l'Istrie et de la Dalmatie que nous visiterons plus tard.

A l'*Hôtel* de la ville, nous rencontrons nos collègues allemands et autrichiens et nous renouons connaissance; puis, guidés par M. Marchesetti, Directeur du Musée d'histoire naturelle, nous visitons la ville et ses principales curiosités. Dans la soirée, répondant à une invitation de l'*Alpenverein*, nous gravissons en funiculaire la colline de Opicina, à 1000 mètres d'altitude environ, où un savoureux banquet attendait les congressistes! Nos tables étant dressées en plein air, nous jouissons en même temps du magnifique panorama qui s'étalait sous nos yeux: la ville, avec ses rues tirées au cordeau, le port et sa forêt de navires, les phares et la mer avec ses voiles multicolores, tout cela formait un ravissant tableau! Surtout, quand la nuit venue, la rade et la ville se sont illuminées. Le lendemain, lundi 3 septembre, nous visitons longuement le marché aux melons et aux oignons, installé au bord d'un canal communiquant avec la mer, et dans lequel sont amarrés les grosses barques chargées de ces produits.

Puis, pour nous conformer au programme, nous prenons le train qui nous conduira, à quelques kilomètres de la ville, au célèbre château de Miramar, édifié par le père de l'empereur actuel, l'archiduc Maximilien de si tragique mémoire. Cette magnifique résidence, avec ses parcs et ses jardins, est pour ainsi dire suspendue aux rochers qui surplombent la mer! Les appartements princiers, qui d'ordinaire sont ouverts au public, étaient fermés ce jour-là à cause des préparatifs à faire pour l'arrivée d'une princesse quelconque devant y séjourner!

Mardi matin, 5 septembre, notre expédition, au nombre de 56 participants dont 13 dames, quittait Trieste sur un vapeur du Lloyd, la *Leda*, pour commencer sa croisière sur l'Adriatique. Le voyage sur la côte d'Istrie, à bord des bâtiments du Lloyd autrichien offre un grand attrait, quand la mer est belle et le temps clair! Le littoral est très habité; on fait escale assez souvent et l'excursion rappelle les faciles promenades sur nos grands lacs suisses. Les ports blancs, ensoleillés, et les villages perchés sur les

collines défilent tour à tour, tous plus ou moins vénitiens d'aspect.

C'est d'abord Morigno, où l'on charge et décharge de la cargaison, puis quelques heures plus tard Pola, admirablement situé sur la rive, avec ses immenses arsenaux maritimes, ses nombreux cuirassés alignés dans le port et sa merveilleuse arène romaine, digne émule du Colysée de Rome ! Longtemps déjà avant que la ville fut en vue, on apercevait sur les rives escarpées, des élévations de terrain, constituant des ouvrages avancés de la défense des côtes.

Soudain le navire stoppe ! D'une chaloupe montée par des militaires partent des signaux à notre adresse. Puis après avoir changé de direction le navire reprend sa marche, mais si prudemment et si lentement que les passagers s'en demandent la cause. Un officier du bord nous explique le plus naturellement du monde qu'il s'agit d'éviter des mines sous-marines placées à l'entrée de la rade. Nous fûmes plus ou moins rassurés !

Deux heures nous suffisent pour visiter la ville et y admirer la place du Forum, les arènes, le temple d'Auguste, la Porte dorée, etc.

De Pola, plus d'escale jusqu'à Zara, où nous arrivions à 5 heures du matin, après une nuit passée pour les uns, sur le pont, enveloppés dans des couvertures et pour les autres, et c'était la minorité, dans les étroites cabines surchauffées par l'ardent soleil du jour et l'air tiède de la nuit.

C'est jour de marché à Zara ! De tous côtés y arrivent les paysans slaves de l'intérieur de la Dalmatie et les femmes des îles voisines, qui y apportent leurs produits : figues, tomates, etc. Leurs costumes sont admirables de caractère et de grande variété. Presque tous portent des chemises de toile blanche, brodées de dessins vifs aux manches et sur la poitrine ; sur cette chemise un figaro d'un bleu sombre ouvert devant et orné de dessins multicolores. Le tablier, aux mille couleurs, descend jusqu'à mi-jambe et se termine par une large frange bariolée. Des jambières de même étoffe, tressées à la main, retombent sur la chausseure qui est faite d'une peau de mouton attachée par des

lanières de cuir ou de paille. Le cou est chargé de colliers de verroterie et d'ambre, de rangs de monnaie d'argent à l'effigie de Marie-Thérèse, de paillons et de cabochons de toute couleur. De même la ceinture de cuir ou d'étoffe est le plus souvent ornée de trois rangées de monnaies blanches.

Le costume des hommes quoique moins bariolé, n'est pas moins éclatant avec ses boutons ou plutôt ses grelots de métal qui ornent le gilet rouge et la large ceinture de cuir: vraie boîte à surprises, renfermant les objets les plus hétérogènes: poignard, couteau, fourchette, tabac à cigarettes, porte-monnaie, etc. Comme coiffure ils portent le petit bonnet national, tout à fait identique au cérifice que portent nos étudiants.

Sur la place du marché, dans un coin, se dresse une énorme colonne de pierre, provenant, dit-on, d'un temple de Diane et surmontée du lion de Venise: c'est le *carcan*, où pendent encore les chaînes et les crochets de fer où l'on attachait les criminels. Le soleil commençant un peu à éclairer la place, j'en profite pour braquer mon kodak sur deux jeunes paysannes, couvertes de leurs plus séduisants atours, conduites au marché de Zara par leurs parents pour leur trouver... des maris! C'est du moins ce que j'ai cru comprendre des explications ambiguës que nous donnèrent quelques personnes présentes.

Mais le moment du départ est arrivé et c'est d'ici que vraiment commence l'intérêt du voyage en Dalmatie; la côte que nous longeons de Zara à Cattaro est entièrement italienne, tandis que dans l'intérieur la population est plutôt slave. Vers midi nous abordons à Sébénico, reconnaissable de loin au fort Giovanni et à la muraille vénitienne qui l'entoure.

Après un médiocre dîner, servi au Grand-Hôtel des chutes de Karka, nous partons, en petit vapeur, dans la direction des célèbres cascades. Le trajet parcouru est très pittoresque. Nous contournons des fiords sans nombre, bordés de collines escarpées et nues, et enfin se présentent à nous ces chutes vraiment grandioses et encadrées d'un paysage des plus charmant. Au lieu de former une large nappe, tombant d'une hauteur considérable, ces cascades,

arrêtées ça et là par des rochers, rebondissent et se brisent en une foule de petits ruisseaux s'échappant par de nombreuses ouvertures. Après une heure d'arrêt, employée à admirer les chutes et à visiter les puissantes turbines de l'usine électrique, mises en activité par une partie de l'eau des cascades, nous rentrons en ville, au moment où le soleil couchant l'éclairait encore de ses derniers rayons. C'était un spectacle vraiment saisissant.

Sébénico étant reliée par le chemin de fer à Spalato, nous quittons momentanément la voie maritime pour prendre celle de terre ce qui nous permet d'admirer le riche et plantureux pays de l'intérieur, qui forme un si éclatant contraste avec les côtes dénudées et stériles, desséchées qu'elles sont, soit par l'ardeur du soleil soit par la Bora, qui pendant une grande partie de l'année souffle sur les côtes. A quelque distance de la mer, le paysage est d'une richesse de végétation extraordinaire: des vignes à perte de vue, produisant un excellent vin rouge, des figuiers et oliviers chargés de fruits, du blé, du maïs. Ce n'est qu'en se rapprochant de la côte, près de Spalato, que la campagne reprend, ici et là, un aspect aride et nu, rappelant assez les hauts-plateaux de l'Algérie.

Une heure avant d'arriver à destination, notre train s'arrête, pour permettre aux délégués de la ville de Spalato, envoyés à notre rencontre, de se joindre à nous! Le Burgermeister en personne accompagné de l'aimable professeur Colombatowitsch, nous souhaitent la bienvenue et nous distribuent nos billets d'hôtel!

La grande curiosité de Spalato, l'impression dominante qui frappe tous les étrangers, c'est la ruine monumentale et peut-être unique au monde, qui s'appelle le *Palais de Dioclétien*. Ce palais que Dioclétien mit 12 ans à faire construire et qu'il habita, avec sa femme et sa fille pendant 9 ans, est de forme carrée; il est défendu aux angles par quatre tours massives, qui existent encore aujourd'hui. La superficie de l'édifice avec ses appartements publics et particuliers, ses thermes, ses temples, etc. occupe 35,000 mètres carrés. La galerie ouverte, regardant sur la mer, avait 200 mètres de long: c'était un long promenoir, avec portique ou Loggia ouverte sur le golfe, d'où l'on dominait

toutes les îles et une grande partie de l'Adriatique. Mis à sac par les barbares au VI^e siècle, ses murs épais ont cependant résisté et c'est à leur abri, c'est dans les pompeuses salles, où autrefois le grand empereur recevait les envoyés de Rome, que les habitants de Salone, dont la ville fut plusieurs fois détruite, se retirèrent et se taillèrent des habitations provisoires, qui existent encore actuellement. C'est ainsi que le palais de Dioclétien devint un village, puis enfin une ville; de là le nom de Spalato. Le temple payen fut transformé en dôme, le mausolée converti en baptistère et le sarcophage, contenant les restes de Dioclétien fut enlevé et à sa place les catholiques y mirent la piscine.

Rien n'est plus intéressant que de parcourir ces rues étroites, qui rappellent beaucoup celles de Venise, où à chaque pas l'on rencontre des vestiges de l'ancien édifice: colonnes, voûtes, chapiteaux, portiques, etc. On a conservé parfaitement intact le conduit souterrain allant à la mer, qui était la promenade favorite de l'empereur, dans ses moments de mélancolie.

Un petit musée local dirigé par Monsignore Dr Bulic, près du palais, renferme toutes les principales trouvailles faites soit à Salone soit à Spalato même; on y remarque des statues, des inscriptions, de magnifiques bas-reliefs sculptés sur des sarcophages de marbre qui témoignent d'un luxe et d'un développement architectural remarquables.

Les deux éléments, slave et italien, sont très tranchés à Spalato, comme en général dans toutes les villes du littoral. Nous en eûmes une preuve tangible le soir du second jour après notre arrivée à Spalato. La musique italienne entourée de ses adhérents donnait un concert, à notre intention devant notre hôtel, tandis qu'au même moment, la musique slave jouait ostensiblement sur une autre place de la ville.

Le lendemain, vendredi 8 septembre, était jour de foire à Salone; foire très fréquentée qui a, pour le voyageur, un attrait considérable. Pour nous y rendre, nous faisons un long détour et au lieu de prendre le chemin de fer, qui nous y aurait conduit en 15 minutes, nous prenons

un petit vapeur, afin de visiter, en passant, la ville de Trau et de jouir du spectacle, vraiment grandiose, des nombreux castelli, construits au bord de la mer dans le but de défendre le pays contre les invasions des Turcs.

Une heure de trajet et nous abordons à Trau (Tragurinum des Romains), petite ville de 2,000 habitants, reliée à l'île voisine par un pont tournant. Trau est une des villes qui a le mieux gardé son cachet vénitien et ses fortifications du moyen âge sont encore debout et parfaitement conservées.

Conduits par le Burgermeister nous entrons en ville, admirons le dôme, avec son admirable portique, la Loggia avec son magnifique Lion de Venise, sculpté dans le marbre, enfin l'on nous fait voir une inscription grecque, gravée sur un linteau de porte, qui date du IV^e siècle a. J.-C.

Vers 11 heures, par une chaleur étouffante, nous quittons Trau toujours en vapeur et, sous la conduite du directeur des fouilles, Monsignore Dr Bulic, nous parcourrons le champ d'exploration: vrai Pompéï, où, à chaque pas se dresse devant nous soit un portique, soit des colonnades, des planchers de mosaïques, des tombeaux, etc. et sur toutes ces ruines, sur tous ces pans de mur dénotant des envahissements successifs, a surgi une végétation luxuriante. De grands figuiers, des amandiers ont poussé leurs racines dans ces terres rapportées, la vigne même y étale ses belles grappes bleues, que des indigènes cueillent à notre intention.

Tout auprès des ruines commence le champ de foire. On voit là réunis tous les costumes du sud de la Dalmatie. De la côte de l'Adriatique à la frontière turque, tous les villages s'y trouvent représentés: c'est d'une variété et d'une richesse incroyables et ceux qui ont eu la bonne fortune de voyager en Dalmatie à cette époque de l'année, en rapportent une impression profonde. Les Turcs de l'Herzégovine y viennent en foule et ne craignent pas de faire une journée de marche pour cela. Mais ce qui donne tout son attrait à cette foire ou pour mieux dire à cette fête annuelle, c'est le costume des femmes: autant de villages autant de nuances diverses, de couleurs variées, de formes nouvelles. Celles qui attirent le plus l'attention, ce sont

les femmes des castelli, de ces petits villages de la baie de Spalato. L'assemblage de tous ces éléments divers donne à cette foire un charme et un attrait tout particulier. On y voit réunis en masse, sur un espace de plus d'un kilomètre, des bœufs, des moutons, porcs, chèvres, oies, etc. ; la partie industrielle est représentée par des bois tournés, des poteries, des gobelets, ustensiles de ménage, boutons de corsages, étoffes imprimées, bijoux dalmates, etc.

Vers midi, par une chaleur accablante, nous prenons place à des tables rustiques dressées en plein air, devant l'auberge du village et en plein champ de foire. Malgré la chaleur (35° à l'ombre), nous faisons honneur à l'excellent mouton rôti à la broche. Le vin en revanche était franchement mauvais et se ressentait un peu trop de son long séjour dans des outres de peau de chèvre.

A Salone comme ailleurs, la danse est un corollaire indispensable de la foire, aussi, au dessert, nous voyons devant nous, sur l'herbe, se former des groupes de jeunes gens et de jeunes filles qui exécutent en chantant, la danse nationale du pays, le Kollo. L'éclat des costumes, le chant qui marquait la cadence, mélodie slave, lente et triste, la figure des danseurs mouillée de sueur et cependant souriante, tout cela formait un tableau digne du pinceau d'un artiste. Ajoutez à cela la foule des promeneurs que chaque train amenait de Spalato et vous aurez une idée du brouhaha de la foire de Salone.

Rentrés en ville, à la nuit tombante, nous profitons du crépuscule pour faire une dernière visite à l'établissement de bains, très bien installé à quelque distance de la ville et jouir une dernière fois encore de la fraîcheur délicieuse de la mer.

Vers 11 heures du soir, nous prenons possession de notre cabine sur le magnifique paquebot de la Compagnie Un-garo-Croate, *le Gödello*, qui devait nous conduire à Raguse d'abord et de là jusqu'aux frontières du Monténégro. Cette journée de navigation, par un beau temps d'automne, quand le soleil a déjà perdu de son ardeur et que l'on peut rester sur le pont du navire, est bien l'un des voyages les plus attrayants qu'on puisse faire. Au moment surtout, où le navire entre dans les bouches de Cattaro, en contournant

nant les bords de tous les golfes — et il y en a bien une demi-douzaine — on assiste à un spectacle unique au monde et qui rappelle à un haut degré celui dont on jouit sur le lac des Quatre-Cantons. Les bouches de Cattaro, loin d'être l'embouchure d'un fleuve, comme leur nom pourrait le faire croire, sont, au contraire, une large trouée faite par l'Adriatique, dans les hautes montagnes qui la bordent. Cette trouée irrégulière, qui s'insinue entre les falaises, forme tantôt un cirque liquide, tantôt un canal aboutissant à une baie. Chacune des passes étroites, permettant aux navires de s'introduire d'une baie à la suivante, s'appelle bouche et l'ensemble a reçu le nom de Bouches de Cattaro, parce que la ville de ce nom est située au fond de la dernière baie. La ville, toute hérissée de fortifications, est adossée à la montagne, qui forme la frontière entre la Dalmatie et le Monténégro.

Une heure d'arrêt à Cattaro, ne suffisant pas pour visiter la ville, nous nous installons dans le jardin du premier restaurant venu et à l'ombre de gigantesques lauriers-roses en fleurs, croissant en pleine terre, nous dégustons un délicieux café turc accompagné de l'inévitable liqueur nationale, le maraschino.

De Cattaro, une route carrossable conduit, à travers la montagne, à Cettinje. Plusieurs de nos collègues, désireux de voir de près la capitale du Monténégro, nous faussent compagnie et ne nous rejoignent que le lendemain soir à Mostar.

De retour à Gravosa, qui est le port principal de Raguse, nous y trouvons une série de voitures chargées de nous transporter à destination, c'est-à-dire à Raguse, où nous devions passer la nuit. Nous parcourons une belle route en corniche, resserrée entre la montagne et la mer; de chaque côté s'élèvent des villas avec caractère italien, cachées dans une végétation toute tropicale; des aloës, des agaves, des cactus géants et des palmiers forment une vraie barrière sur les côtés de la route et tout l'ensemble rappelle au voyageur la silhouette de Monte-Carlo.

A l'*Hôtel Impérial*, somptueux édifice de date récente organisé pour les séjours d'hiver avec tout le confort moderne, nous trouvons nos chambres toutes prêtes. Sans

perdre de temps, avant l'arrivée de la nuit, nous allons visiter la ville.

Le cachet général de Raguse est celui d'une ville vénitienne — les balcons, les dalles, le style des monuments, tout rappelle l'architecture de Venise. Au XV^e siècle, Raguse qui était une république libre et un centre intellectuel important, comptait 40,000 habitants. Aujourd'hui, elle est bien déchue de sa grandeur passée et n'en a plus guère que 4,000. Une formidable ceinture de forts, les uns anciens, les autres modernes, entoure la ville ; aussi pendant longtemps Raguse a-t-elle été le centre des opérations pendant les différentes guerres qui se sont livrées dans ces régions.

« Le calme, la paix, la sérénité sont inconnus dans les montagnes de la Bosnie ; les maisons ressemblent à de petites citadelles sombres et menaçantes ; des postes d'observation sont établis quelquefois dans les arbres, le long des chemins. Quiconque va s'aventurer parmi ces populations, sans cesse armées pour attaquer ou se défendre, court à chaque instant le risque de payer cher sa témérité. »

Voilà ce que disait, il n'y a pas cinquante ans, Hypolite Després, dans son étude sur les peuples de l'Autriche et de la Turquie. Depuis lors le pays s'est transformé et la Suisse musulmane a ouvert ses portes toutes grandes aux excursionistes de tous les pays, grâce à la sage administration de l'Autriche et surtout grâce à l'excellent petit chemin de fer, à voie étroite, très étroite même puisque les rails n'ont que 75 cm. d'écartement, qui relie Raguse à Bosnisch-Brod, en passant par Mostar et Serajevo.

Bravant des difficultés techniques sans nombre, utilisant parfois la crémaillère, la voie ferrée s'élance courageusement dans la montagne et parvient à une altitude de 900 mètres pour redescendre ensuite jusqu'à 400 m. dans la plaine de Mostar. Le tunnel d'Ivan, qui se trouve à 870 m. d'altitude, forme la paroi de séparation du régime des eaux, qui de là se dirigent d'un côté vers l'Adriatique et de l'autre dans la direction de la Mer Noire. Chose curieuse ! A cette altitude le thermomètre marquait — 13°, tandis que dans

la même journée nous avions eu + 40°. Aussi ceux d'entre nous qui s'étaient débarrassés de tout vêtement superflu et s'étaient mis à l'aise malgré la présence des dames, se hâtèrent-ils de reprendre leurs pardessus et de battre la semelle sur le perron de la gare de Jablanica.

Le dimanche, 10 septembre, nous faisons donc, et un peu à regret, nos adieux à la mer qui, pendant tout le temps, s'était montrée si clémente à notre égard et nous échangeons nos cabines des navires contre les confortables coupés du chemin de fer.

Après une heure de trajet, nous voici déjà en pleine Herzégovine et ici se confirme le dicton populaire: là où commencent les pierres et où finissent les arbres, là se trouve l'Herzégovine. C'est bien vrai! Toute la contrée, en effet, présente le caractère sauvage de l'aride Monténégro. Partout ce ne sont que rochers dénudés sans la moindre trace de végétation. Aussi chaque petit coin de terre est-il utilisé pour la culture soit du maïs, du milliet, du tabac et quelquefois de la vigne.

Là où il y a un peu de terre végétale, là s'élève un village. Et quel village? Quelques huttes de pierre entourées de rochers et de broussailles.

Les montagnes, déboisées par les Turcs, commencent peu à peu à reverdir, mais ce travail de reconstitution durera longtemps encore.

Partis de Gravosa à 7 heures du matin par le train poste ordinaire, nous l'échangeons à la station de Hum contre un train spécial, qui nous permettra de faire des arrêts où bon nous semblera. La première halte est en l'honneur de la fameuse grotte de Vjatreniza, qui a près de 1600 mètres de long. Tout le monde descend, mais tout le monde n'a pas envie de suivre notre guide. Cependant, à l'exception de quelques dames, nous bravons courageusement le courant d'air glacial régnant à l'ouverture de la grotte et, à la suite de nos porteurs de torches, nous nous élançons, tête baissée dans l'étroit et bas couloir. Peu après, l'ouverture s'élargit et bientôt nous nous trouvons dans une magnifique grotte, avec de petits lacs et des stalagmites et nous y pénétrons jusqu'à 200 m. de profondeur. Mais nous avons hâte de rétrograder et nous ne sommes

pas fâchés de revoir le jour. A notre sortie, un immense éclat de rire frappe nos oreilles. Nous écarquillons nos yeux éblouis et nous regardant l'un l'autre, nous en saissons soudain la cause. Nous étions littéralement noirs comme des ramoneurs. Les toilettes claires des dames étaient transformées en vêtements de deuil et le reste était à l'unisson. Nous pestons contre notre guide et contre les torches goudronnées, tout en nous débarbouillant tant bien que mal avec l'unique seau d'eau placé, à notre intention, devant l'entrée de la grotte. Aux reproches tragi-comiques que nous lui adressons, notre guide, en riant aux éclats, nous répond qu'il n'est pas en cause ici et qu'il n'est en aucune façon responsable de cette échauffourée. Le directeur du Musée de Sérajewo, M. Truhelka, voilà le coupable, nous dit-il. Moi je ne m'occupe que de la subsistance et du logis. Vous serez content de moi, vous verrez !

— Et, en effet, nous avons constaté dans la suite du voyage, que M. Pojman avait raison et que ses longs préparatifs n'avaient pas été faits à pure perte. Pendant que le gros de l'expédition, suivant scrupuleusement les indications du programme et bravant les ardents rayons du soleil, allait visiter la nécropole des Bogoumiles, où, par parenthèse, on ne vit pas grand'chose, moi, de mon côté, armé de mon kodak, j'avise un charmant petit village caché dans les rochers, au-dessus de la gare de Polidzé et j'y prends quelques instantanés. L'occasion était favorable: paysans et paysannes endimanchés flânaient près de leurs demeures et ne furent pas trop récalcitrants vis-à-vis de mon objectif.

Pour monter au village, il faut grimper un chemin recouvert, en guise de gravier, de cailloux gros comme la tête qui roulent sous les pieds. C'était une vraie ascension. Chaque maisonnette est précédée d'une large cour, bordée d'un mur de pierre ou d'épines, cour dans laquelle séchait du maïs et du milliet liés en gerbes. La maison est faite de pierre, simple plain-pied, et recouverte d'ardoises ou de chaume. Pas de granges à provisions: le foin est entassé en meules coniques comme chez nous, près des habitations.

A regret, je quitte ce pittoresque hameau, non sans

avoir promis, en me faisant comprendre par des gestes, à ces braves herzégoviniens de leur envoyer des épreuves photographiques. Et dans ce but, le scribe de l'endroit traça à grand peine dans mon carnet de voyage l'adresse suivante: Marco Yvanischevitz, bureau postal de Caplyine, gare Polidze.

A mesure que l'on s'approche de Mostar, le paysage se modifie un peu et paraît moins sauvage. Ici et là apparaissent des plaines assez larges, bordées par de hautes montagnes; on y cultive du blé, du tabac, des légumes, mais surtout du maïs et du millet. Vers 2 heures après midi, après une succulente collation servie dans le train par notre guide, nouvel arrêt pour visiter le camp romain de Mogorelo. Ces ruines très intéressantes nous sont expliquées avec une patience digne d'éloge par le directeur du Musée de Sérajevo. Nous le suivons dans ses pérégrinations. Des chambres réservées aux officiers, nous passons dans celles des simples légionnaires, puis nous visitons les chambres de bain, les hypocaustes et tous les différents locaux du camp retranché. Mais peu à peu, l'ardent soleil y étant pour quelque chose, le cercle des auditeurs bénévoles se resserre et je m'aperçois que, les uns après les autres, les amateurs d'archéologie romaine disparaissent dans un champ de maïs voisin.

Intrigué par ce manège, je les imite, je me faufile à travers les hautes tiges de maïs et j'arrive à trouver bien-tôt l'explication du problème: nos anthropologues, en costume d'Adam, s'ébattaient dans les eaux rafraîchissantes de la Narenta et cherchaient à effacer les derniers vestiges de leur séjour dans la grotte de Vjatreniza. Il est clair que je suivis leur exemple et je désertai le camp romain, jusqu'au moment où les signaux répétés de la locomotive nous rappelèrent que nous étions en route pour Mostar.

Après maints défilés, la petite vallée dans laquelle coule la Narenta, s'élargit peu à peu et bientôt nous voici dans la Bjelo-Polje, la plaine blanche, au milieu de laquelle s'élève Mostar, dont les toits rouges et les minarets blancs étincellent au soleil. Tout auprès s'élève le Vélô, montagne géante, aux flancs abrupts, en partie couverts

de sombres forêts où vivent le chamois, le chevreuil, l'ours même, région bénie des chasseurs herzégoviniens.

A voir Mostar, avec ses maisons si bien campées sur le versant de la montagne qu'elles ont l'air, chacune, d'une petite citadelle, on dirait une ville italienne transportée en Orient.

Le Hum et le Podveliz, aux sommets dénudés et couverts de forts et de murailles, font contraste avec les immenses jardins à végétation luxuriante et presque tropicale qui entourent la ville: ce sont de vraies forêts de figuiers et de grenades. Sur le quai de la gare, à notre arrivée, nous saluons le Bürgermeister, dans son brillant costume du pays, entouré des principales notabilités de la ville. On nous conduit à l'*Hôtel Narenta*, fort confortable, luxueux même, qui fait un éclatant contraste avec les pauvres hôtelleries indigènes. Et, à ce propos, je dois remarquer ici qu'en Bosnie et Herzégovine tous les bons hôtels sont de date récente et ont été construits et sont exploités par le gouvernement austro-hongrois.

Notre guide, M. Pojman, nommé plus haut, se trouvant être précisément l'inspecteur général des hôtels de Bosnie et Herzégovine, vous comprendrez que rien ne nous manquait, ni sous le rapport du logement, ni sous celui de la nourriture; nous n'aurions vraiment pas été mieux traités dans les meilleurs hôtels de l'Oberland bernois, et c'est vraiment beaucoup dire.

Le Bazar de Mostar, la Tschartschia, quoique petit, n'en est pas moins intéressant à parcourir. Très curieux est le quartier des tailleur, où se confectionnent, sous les yeux des passants, dans les échoppes ouvertes sur la rue, les superbes costumes nationaux, couverts de broderies d'or, que portent les notables du pays. Une entente très cordiale règne entre patrons et ouvriers, car en passant devant l'un de ces ateliers, je fus agréablement surpris d'entendre une charmante mélodie slave exécutée en chœur par tout le personnel.

La merveille de Mostar est sans contredit son vieux pont sur la Narenta, avec son arche unique de 32 mètres d'ouverture et sa hauteur de 29 mètres au-dessus du fleuve. Il est flanqué, à chaque bout de deux tours mas-

sives, vrais châteaux forts, construits au XVI^e siècle. Après avoir traversé le pont, on arrive dans un site vraiment idyllique: c'est le quartier des moulins, offrant des perspectives ravissantes avec ses chutes et cascades conduisant l'eau de la Radolpolje dans la Narenta.

Le lendemain de notre arrivée à Mostar, pendant que nos dames visitaient le harem du Bürgermeister, nous allions à la source de la Buna, vraie merveille, en suivant un sentier bordé de luxuriants taillis de figuiers et de grenadiers. Du haut d'un promontoire, au milieu de formidables rocs entassés près d'un petit groupe de maisons en ruine, l'œil plonge dans une immense halle aux parois de pierre, espèce de grotte avec stalagmites, au fond de laquelle jaillit l'eau limpide et bleuâtre de la Bosna qui arrive, suppose-t-on, des montagnes du Monténégro, en se frayant un passage par des conduits souterrains.

Les rues de Mostar sont assez propres et bien entretenues; les costumes nationaux sont très pittoresques, la race vigoureuse et forte, et la physionomie de l'individu fière et ouverte. On était alors en pleine vendange, aussi pouvait-on voir fonctionner dans les cours des maisons, de petits pressoirs portatifs maniés par deux hommes, laissant écouler un liquide gluant et doucereux, qui n'était pas trop mauvais. Le sol était jonché d'outres de peau de chèvre, servant à expédier, à dos d'âne ou de cheval, le moût aux clients.

A midi déjà, nous quittions par train spécial, la capitale de l'Herzégovine et franchissions, au bout de quelques heures, la frontière de la Bosnie. A mesure que l'on s'éloigne de Mostar, le paysage change d'aspect: les terres cultivées deviennent moins rares, les montagnes sont boisées, les villages, aux maisons plus spacieuses et entourées de galeries, sont adossés à des collines verdoyantes; on se dirait dans l'Emmenthal, et on comprend pourquoi l'on a surnommé la Bosnie *la Suisse musulmane*. Outre le tabac, le blé, la vigne et les divers légumes, c'est surtout le maïs qui fait l'objet d'une culture intense; la chaleur est si excessive et le sol si fécond, qu'on en fait deux récoltes par an. Les arbres fruitiers y prospèrent aussi et les fruits à noyaux spécialement sont, comme on le sait, une

abondante source de revenu pour les paysans bosniens. Le bétail n'est pas rare; les vaches petites, de couleur gris-brun, rappellent beaucoup notre race de Brienz. Le cheval bosnien, petit et trapu, est utilisé plutôt pour la charge que pour le trait.

Vers huit heures, la nuit étant venue, notre train s'arrête en gare d'Illidze, bains thermaux très renommés, situés à une dizaine de kilomètres de la capitale. La saison des bains, touchant à sa fin, nous trouvons facilement place dans les trois grands hôtels de l'établissement.

Organisés sur un très grand pied depuis l'occupation, avec immenses parcs, jardins anglais, fosse aux ours même, ces bains sont très renommés et sont pour la Bosnie, ce que sont nos thermes de Baden pour la Suisse. Un magnifique restaurant, avec pavillon de musique où deux fois par jour l'orchestre militaire se fait entendre, tient lieu de Kursaal. Et c'est là que, tous les matins, nous nous réunissons pour prendre ensemble le régional de Serajevo.

Malgré la chaleur accablante de la journée, les soirées sont assez fraîches à Illidze, aussi était-ce toujours avec plaisir que nous quittions les rues surchauffées et poussiéreuses de la ville pour regagner nos pénates.

On ne peut guère rencontrer de site plus beau et plus pittoresque que celui où se trouve Serajevo. La ville est entourée de tous côtés par de hautes montagnes, dont l'une a même 1700 mètres d'altitude; leurs flancs, presque à pic, sont couverts de jardins ombragés, entrecoupés de forts et de retranchements, qui font de Serajevo un immense camp retranché.

La ville elle-même est bâtie en amphithéâtre sur les flancs de la montagne et la forêt de minarets élancés vers le ciel, avec leur blancheur d'albâtre, fait une impression saisissante pour qui les voit pour la première fois. On peut se représenter quelle légion de Muftis, de Scheiks, de Muezzins il faut pour desservir cette centaine de mosquées et minarets.

En entrant en ville, on est de suite frappé par le mélange intime de la civilisation orientale avec la civilisation occidentale; mais là où Serajevo se montre encore bien plus orientale que bien des villes du cœur de l'Orient, c'est

dans le quartier du Bazar — le Tschartia. C'est là que se trouve la fameuse mosquée *Begova*, l'une des plus considérables de la chaîne des Balkans, avec sa coupole de 48 mètres de haut et 28 mètres de diamètre. Nous y entrons, munis de babouches naturellement, après en avoir reçu l'autorisation, sous forme d'un carré de papier sur lequel un employé avait tracé quelques signes cabalistiques.

En nous rendant au Bazar, nous fûmes dès l'abord frappés par la quantité de cimetières que l'on rencontre à chaque pas. A tous les coins de rue, pour ainsi dire, des monuments funéraires, à moitié cachés dans la verdure, s'offrent aux yeux des passants. Ce n'est pas étonnant, puisque avant l'occupation, chaque mosquée avait son cimetière. Aujourd'hui ils ne sont plus utilisés, mais on n'ose y toucher de peur de froisser la population musulmane qui y verrait une profanation. On peut donc dire avec raison de Sérajevo que la moitié de la ville est occupée par les morts aux dépens des vivants.

Enfin nous arrivons au Bazar: C'est un fouillis de ruelles formant une suite non interrompue d'échoppes, sans portes ni fenêtres, séparées par des parois de bois. Le soir, le marchand ou l'artisan, sa journée terminée, regagne son harem, après avoir descendu l'auvent de bois et laissé le tout à la garde d'Allah. — Chaque espèce de commerce ou d'industrie occupe une ruelle spéciale: Ici ce sont les cordonniers ou les tailleurs, là les chaudronniers, reconnaissables de loin au bruit assourdissant que produit le martellement du métal, ailleurs des bijoutiers, des armuriers et des marchands de toute espèce, un droguiste même, installé au milieu de ses bocaux à sangues et de ses herbes médicinales. — L'animation qui règne au Bazar, n'est pas à décrire et l'on se croirait tous les jours transporté au milieu de la foire la plus fréquentée. Ajoutez à ces échoppes les marchands ambulants, offrant des fruits, du pain, de l'eau sucrée, l'arrivée des caravanes apportant à dos d'âne ou de cheval, du bois, du foin et en général tous les produits de la campagne, et vous aurez une idée de l'animation qui règne à la *Tscharschia* de Serajevo.

La contrepartie du bazar, c'est l'école d'art industriel, où des jeunes gens, travaillant sous la direction de vérita-

bles artistes, sont initiés aux procédés d'incrustation et de damasquinage autrefois en usage en Bosnie.

Il serait trop long de vous détailler par le menu l'emploi de notre temps pendant les quatre jours que nous avons passé à Serajevo: banquets officiels avec toasts obligatoires, réception par la municipalité à l'hôtel de ville, magnifique construction de style mauresque, où le chef du gouvernement, le Feldzeugmeister Freiherr v. Labon, en personne, nous reçut; visites au Musée, à l'hôpital, à la fabrique de tapis, où, sous vos yeux, des jeunes filles tissent les fameux tapis d'Orient que l'on connaît; enfin la fabrique de tabac et de cigarettes, occupant plus de 500 ouvriers, qui procure annuellement au gouvernement près de 15 millions de bénéfice. Je voudrais cependant relater une très intéressante excursion que nous avons faite au camp retranché de Vajkovic, à quelques kilomètres de Serajevo.

Ce camp retranché, établi sur une colline assez élevée, présente des restes de toutes les époques; les ouvriers qui fouillaient sous nos yeux, amenèrent au jour de la poterie, des ossements qui, d'après la couche qui les recelait, remontaient aux époques les plus diverses, depuis celle de la pierre jusqu'au moyen âge en passant par l'époque romaine, très bien représentée.

Les fouilles terminées et lorsque chacun eut rempli ses poches d'objets recueillis, on redescend dans la plaine, où une agréable surprise nous était réservée. Au pied de la colline, sur une pelouse ombragée, notre infatigable guide avait installé une rôtisserie de mouton à la broche. Inutile d'ajouter que tous, sans excepter les dames, fîmes grand honneur à ce repas improvisé, arrosé qu'il était d'une bière de Pilsen de première qualité et de première fraîcheur.

C'est au retour de cette excursion que j'eus l'occasion d'entrer dans une maison de paysan bosnien. L'architecture en est des plus simples, la porte d'entrée conduit directement dans la cuisine: le principal local de l'habitation. A gauche en entrant, deux planches un peu surélevées, avec quelques couvertures, servent de lit au chef de famille, plus loin, adossé à la paroi, le foyer, autour duquel s'étendent tant bien que mal la femme et les enfants pour

la nuit. Ni table, ni chaises, pour tout mobilier quelques petits tabourets de bois à trois pieds. A côté de la cuisine est une petite pièce étroite et peu éclairée, dans laquelle je remarque deux coffrets sculptés et aux parois quelques images en couleur figurant des sujets religieux russes. La mère de famille était occupée à faire le pain, sans four naturellement et d'une manière très primitive. Dans ce but elle avait placé sur le foyer, préalablement chauffé, la pâte de l'unique pain composant la fournée. Puis elle l'avait recouvert d'un grand couvercle de fer, sur lequel elle avait soin d'entretenir un feu de charbons, de manière à ce que le pain fut entouré de tous côtés par le feu. Avec la meilleure grâce du monde, elle nous souleva le couvercle, ce qui nous permit de voir un pain gigantesque commençant à prendre une teinte dorée, très appétissante.

Mais rentrons à Sérajevo et profitons du reste de la journée pour visiter encore le Bazar et y faire quelques achats. Puis, vers le soir, quelques collègues se joignent à nous pour monter à la citadelle, afin d'y jouir du remarquable panorama sur la ville et les environs. Nous traversons le quartier musulman avec ses cafés primitifs et ses magasins pour ainsi dire sur la rue, ce qui lui donne un cachet si pittoresque, puis en montant toujours, nous sortons de l'enceinte de la ville pour arriver en pleine campagne, où, assis sur la verdure, nous assistons à un spectacle que je n'oublierai de ma vie: à nos pieds la ville européenne avec ses minarets blancs, ses casernes et ses palais, plus près de nous le quartier musulman et ses toits gris cachés dans la verdure et les fleurs, ce qui leur donne un faux air de pagodes japonaises, et tout cela encadré de hautes montagnes que le soleil couchant commence à colorer. Aussitôt le soleil disparu à l'horizon, nous percevons très distinctement la mélodie plaintive et nasillarde des Muezzins, s'entre-répondant des minarets les plus rapprochés. La nuit venue, c'est avec regret que nous quittions ces lieux, où une délicieuse brise, répandant un peu de fraîcheur, nous fit oublier l'accablante chaleur de la journée dans les rues poudreuses de la grande cité.

A huit heures précises, nous nous rendons à l'*Hôtel de l'Europe*, où les amateurs des derwisch-hurleurs, au nom-

bre d'une vingtaine, s'étaient donné rendez-vous. Précédés de nos guides, munis de grosses lanternes, nous marchons à la file dans les étroites et sombres ruelles conduisant au local d'exercice des derviches-hurleurs. Après un quart d'heure de pérégrinations, le cortège s'arrête devant une maison d'assez chétive apparence. Au plain-pied, nous avisons un local obscur, espèce de caveau, dans lequel se trouvent deux sarcophages où dorment depuis des siècles, au dire de nos guides, des saints vénérés de la secte.

Puis nous grimpons un escalier sombre et débouchons sur une galerie dominant une salle à peine éclairée par une mauvaise lampe à pétrole. Vis-à-vis de nous la galerie est munie d'un grillage, permettant aux femmes musulmanes d'assister à la cérémonie sans être vues.

Ce local d'exercice, je ne puis mieux le comparer qu'à l'une de nos salles de danse de village. Les parois sont nues ; seule, celle à laquelle est adossé l'autel est recouverte d'images et d'inscriptions. Au-dessus de l'autel, espèce de niche pratiquée dans la paroi, je remarque une mosquée de carton, évidemment un modèle de la Mecque. Au moment où nous entrons, un derviche à turban blanc est prosterné devant l'autel et marmotte des prières en dévidant son chapelet. Au milieu de la salle et agenouillés sur des peaux de chèvres, quelques membres de la secte imitent le prêtre officiant. Peu à peu entrent de nouveaux adeptes, des jeunes et des vieux, de sorte que lorsque la cérémonie commence les derviches-hurleurs étaient bien une quinzaine d'exécutants.

A un moment donné et quand l'auditoire paraît être au complet, le prêtre tourne le dos à l'autel et regarde ses acolytes, qui font cercle autour de lui. Un encensoir est allumé devant le prêtre et la séance commence.

Le prêtre prononce quelques paroles (Ismaila) répétées par le choeur sur le même ton monotone et nasillard et tous ensemble d'un mouvement tout à fait automatique inclinent la tête à gauche et à droite, et balancent le corps en avant et en arrière. Ce manège dure bien une dizaine de minutes, jusqu'au moment où, pour ainsi dire hypnotisés par ces manœuvres, les mouvements du corps s'accélèrent et deviennent des contorsions, leurs cris sont ceux

de forcenés et tous ont l'air d'avoir perdu la tête. Mais tout à coup, sur un signe du prêtre, le calme renaît et au bout d'un instant la même chose recommence, seulement avec d'autres paroles. Et ainsi de suite pendant plus d'une heure d'horloge et sans une autre mélodie.

La représentation finie et le prix d'entrée réglé à nos guides — car il y avait une entrée de 1 franc et ces braves derviches ne travaillaient pas pour l'amour d'Allah seulement — il fallut penser au retour. Le dernier train ayant quitté Sérajevo depuis une heure, force nous fut de prendre des voitures et de braver encore une fois — mais pour la dernière — la poussière de la route.

Le lendemain, jour du départ, dernière visite au Bazar et vers le soir, après un banquet en commun au restaurant de la gare où les toasts les plus cordiaux furent échangés et des remerciements chaleureux votés aux organisateurs de l'excursion et tout spécialement à notre guide, un train spécial nous emportait dans la direction de la frontière hongroise.

A 5 heures du matin, nous étions à Bosnisch-Brod et à peine débarqués et encore à moitié endormis, l'on nous fait escalader des voitures du pays — espèces de corbeilles d'osier garnies de paille — pour nous conduire à la station néolithique de Klakar, où des fouilles avaient été préparées à notre intention.

Comme c'était jour de marché à Brod, nous eûmes la satisfaction de rencontrer tout le long de la route les paysans et paysannes du pays, dans leurs curieux costumes, conduisant au marché leur bétail ou y aportant leurs produits agricoles.

Rentrés à Brod, la dislocation des congressistes commence, les uns se dirigent sur Budapest et Vienne, d'autres, et nous sommes du nombre, prenons la route d'Agram, puis Laibach, Klagenfurth et Insbruck, d'où nous regagnons la Suisse, heureux d'avoir terminé sans incident et accident ce long mais magnifique voyage dans des contrées si intéressantes à tous les points de vue.

Victor GROSS.